



**HAL**  
open science

# Le culte des ancêtres, fer de lance du renforcement des liens familiaux. Témoignage d'une journée commémorative dans le nord du Viêt Nam

Sunny Le Galloudec

## ► To cite this version:

Sunny Le Galloudec. Le culte des ancêtres, fer de lance du renforcement des liens familiaux. Témoignage d'une journée commémorative dans le nord du Viêt Nam. La lettre de l'AFRASE, 2021, Des histoires de familles, 97. hal-03663108

**HAL Id: hal-03663108**

**<https://normandie-univ.hal.science/hal-03663108v1>**

Submitted on 19 May 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**[TÉMOIGNAGE] Une journée commémorative dans le nord du Viêt Nam**  
Le culte des ancêtres, fer de lance du renforcement des liens familiaux



Doc. 1 : Vietnamienne priant pour honorer ses ancêtres lors du *Tết* (nouvel an lunaire vietnamien).  
Đền Hùng, province de Vĩnh Phúc, Viêt Nam. Crédit photo : Sunny Le Galloudec, *Eyes of Life collective*.

M. LE GALLOUDEC Sunny  
Doctorant en Histoire  
UMR CNRS IDEES 6266  
Université Le Havre Normandie

✉ [sunny.legalloudec.pro@gmail.com](mailto:sunny.legalloudec.pro@gmail.com)

## Résumé

Culte du Génie du Foyer (*Táo Quân*)<sup>1</sup>, Nouvel An lunaire (*Tết*), naissance d'un enfant (*cúng đầy tháng*), fiançailles (*lễ ăn hỏi*), mariage (*lễ thành hôn*), cérémonie de longévité (*lễ mừng thọ*)<sup>2</sup>, etc. : la vie familiale vietnamienne est rythmée par de nombreux événements rituels, au sein desquels le culte des ancêtres occupe une place fondamentale. Présenté comme un facteur d'unicité, de cohésion sociale et familiale, celui-ci doit participer au développement et au renforcement des liens qui unissent chaque génération.

Doctorant en Histoire résidant au Việt Nam, Sunny Le Galloudec est marié à une jeune femme vietnamienne. Témoin tout autant qu'acteur de ces événements, il nous livre, de manière introspective, son témoignage d'une commémoration de décès (*giỗ*) à laquelle il a participé à la fin du mois de mars 2019.

## Propos introductifs

Mon premier séjour au Việt Nam, de janvier à mars 2017, était avant tout un séjour de recherches. Il devait me permettre de dépouiller plusieurs fonds, au sein des différents centres d'archives du pays, de manière à nourrir les réflexions développées dans mon mémoire de Master<sup>3</sup>. Je ne foulais donc pas cette terre de l'autre bout du monde pour tenter d'y retrouver des racines familiales, pour renouer avec un passé proche ou lointain, inconnu ou méconnu, en quête de réponses, comme l'ont fait et le font encore, avec courage et détermination, ces fils et ces filles dont les parents et aïeux ont souffert des guerres d'Indochine.

Pourtant, sans m'y attendre, loin s'en faut, c'est bien au Việt Nam que j'ai découvert toutes les dimensions que peut revêtir le terme « famille » (*gia đình* en vietnamien). Officieusement, cette première aventure asiatique devait en effet – et avant tout, je dois l'avouer – me permettre d'aller à la rencontre de la famille de cette Vietnamiennne qui, moins d'un an plus tard, allait devenir mon épouse. Rétrospectivement, je constate que cette première plongée au cœur des traditions familiales vietnamiennes a bouleversé mon existence.

Le jeune homme de vingt-et-un ans que j'étais alors estimait n'avoir aucune racine : ni au Việt Nam, ni en France, ni même à l'île de la Réunion, où il avait pourtant fait ses premiers pas et passé la moitié de son enfance. Non, nulle part, disait-il, et pourtant partout à la fois curieusement, car dans son bref passage dans l'immensité du temps, il ne cherchait qu'une chose : à tisser des liens, d'amour et de partage interculturel, avec celles et ceux qu'il aurait la chance de rencontrer sur sa route. Un « citoyen du monde » sans point d'attache, idéaliste donc, friand d'aventures et de nouvelles expériences, mais aussi tétanisé à l'idée de plonger dans cet inconnu. D'ailleurs, le choc culturel s'annonçait avant même mon départ, puisque les parents de ma compagne avaient plusieurs fois insisté – avant de céder – pour qu'elle rentre définitivement de France, sans moi, cet étranger dont l'altérité était source de craintes.

---

<sup>1</sup> Chaque 23<sup>ème</sup> jour du mois de décembre lunaire, la famille se réunit pour rendre hommage au génie tutélaire Ông Táo. Surveillant le foyer tout au long de l'année, il doit repartir au Ciel, sur le dos d'une carpe, pour rendre un rapport à l'Empereur de Jade au sujet de la vie de famille et des mérites de chacun de ses membres. Une fois sa mission accomplie, au moment du réveillon, il retourne auprès d'eux pour accueillir la nouvelle année.

<sup>2</sup> Célébration des 70, 80, 90<sup>èmes</sup> anniversaires, voire du centenaire, d'un des membres de la famille.

<sup>3</sup> Sunny Le Galloudec, « Une utopie coloniale en mer de Chine : l'avenir portuaire de la concession française de Tourane (Đà Nẵng) [1858 - 1931] », mémoire de Master mention Histoire, dirigé par Christophe Bouneau et Jean-François Klein, Université Bordeaux Montaigne, 2018.

Présenté à tous comme un ami (*bạn*), et pourtant traité comme un « fils »<sup>4</sup> dès mon arrivée, j'ai très vite compris toute l'importance des liens familiaux dans la société vietnamienne. Du jour au lendemain, je me retrouvais aux antipodes, témoin d'une solidarité familiale que je n'avais jamais connue et dont j'avais toujours rêvé, particulièrement prégnante au moment du *Tết*<sup>5</sup>. Quatre ans plus tard, même si mon ouverture au(x) monde(s) reste inchangée, je dois admettre que mes racines sont désormais ici, au Viêt Nam, où j'ai été parfaitement intégré à ma belle-famille. En France, ma situation est effectivement bien différente : ma famille a presque toujours été limitée à mes trois frères et à mes parents, et malgré l'amour que nous nous portons, notre solidarité a toujours suivi la même constante ; celle de la fragilité. En dernière instance, le fossé est donc considérable.

Si je me livre à vous de cette manière, chères lectrices, chers lecteurs, c'est avant tout pour vous offrir des éléments de contexte indispensables pour comprendre le point de vue que je souhaite partager, tant bien que mal, en relatant ici ma propre expérience d'un *giỗ* vietnamien. Ce point de vue, loin d'être exhaustif, et que je vous demande de prendre en tant que tel, est d'abord celui d'un jeune homme longtemps déraciné, en quête de réponses, et peut être d'une « autre » famille. C'est ensuite celui d'un gendre, étranger, marié à une jeune femme vietnamienne, qui a elle-même vécu quelques années en France pour y terminer ses études. Enfin, malgré les cours d'anthropologie historique que j'ai pu suivre pendant mon cursus, ma formation initiale reste celle d'un historien ; en outre, mon expérience du Viêt Nam, comme terrain de recherches et comme lieu de vie, ne fait que commencer. Toute critique et tout complément seront donc les bienvenus.

---

24 mars 2019, 6h du matin. Je me trouve dans la ville de Vĩnh Tường, à l'extrémité sud de la province de Vĩnh Phúc, dans le nord du Viêt Nam. Mon épouse, mon beau-frère et moi-même nous préparons pour rejoindre une grande partie de ma belle-famille – les Phạm – au sein du village de Thượng Trưng, situé à une cinquantaine de kilomètres au nord-ouest de Hà Nội<sup>6</sup>. Le calendrier lunaire (*âm lịch*), accroché sur un mur du salon, est ouvert au 19<sup>e</sup> jour du deuxième mois de l'année du cochon ; jour des plus importants pour la famille de mon épouse, puisqu'il s'agit de commémorer le décès de sa grand-mère paternelle (*bà nội*), survenu il y a dix-sept ans. De mon côté, je ne sais rien et n'ai encore rien lu à propos du *giỗ* vietnamien<sup>7</sup> : je ne souhaite pas être influencé par les discours officiels, ni par les travaux des ethnologues et anthropologues, mais j'ai bien cette idée en tête de retranscrire à l'écrit ma propre expérience. Célébrer un anniversaire de décès, qui plus est dix-sept ans après ce dernier, attise particulièrement ma curiosité.

---

<sup>4</sup> Mes futurs beaux-parents s'adressaient néanmoins à moi en utilisant le pronom *cháu*, et non pas *con* (fils), qu'ils adoptèrent à partir de l'officialisation de mon union avec leur fille.

<sup>5</sup> Nouvel an lunaire vietnamien.

<sup>6</sup> Voir carte en annexe.

<sup>7</sup> Il existe différents types de *giỗ* : le *giỗ ông bà*, qui consiste à commémorer le décès des parents et des grands-parents – celui dont il est question ici ; le *giỗ cụ* ou *giỗ cãnh*, dédié à un ancêtre d'une branche du lignage (ou à son épouse) ; et le *giỗ tổ*, commémorant le décès de l'ancêtre fondateur du lignage (ou de son épouse).

C'est l'aîné de la fratrie – ou à défaut le fils le plus âgé encore vivant<sup>8</sup> – qui est chargé d'organiser et d'accueillir l'évènement. Celui-ci prend la forme d'un banquet. Plus de cinquante personnes, enfants compris, sont attendues : chacune d'entre elles est liée aux autres par un lien de parenté direct ou indirect<sup>9</sup>, et toutes appartiennent au même lignage. La viande – du porc, en majeure partie – a été préparée la veille au soir, et les légumes cueillis à l'aube dans le potager familial. Pour notre part, nous nous sommes rendus sur place hier matin pour y déposer quelques fruits, qui serviront d'offrandes lors de la commémoration.

Pour cet événement, aucun code vestimentaire n'est imposé. Tandis que la majorité des hommes de la fratrie ont opté pour tenue assez formelle (chemise, pantalon de costume), les autres membres de la famille ont préféré s'habiller à leur convenance. Pour l'occasion, certaines femmes se sont quant à elles parées d'une jolie robe noire ou colorée, de type occidental.

Malgré notre arrivée matinale (6h30), nous sommes loin d'être les premiers sur place. Une quinzaine de membres de la famille, qui habitent à seulement quelques pas de la maison de l'aîné, ont déjà investi les lieux. Le repas est prévu à 10h, et il reste encore beaucoup à faire. De mon côté, je décide spontanément de m'occuper de la préparation des brochettes de porc (*chả nướng*), qui doivent être cuites au barbecue. Pour ce plat, un cochon a été sacrifié la veille, et les meilleures pièces, découpées en dés, ont été placées dans un bac en plastique pour macérer toute la nuit dans une sauce agrémentée d'épices et d'herbes aromatiques. La quantité de viande est impressionnante, mais ici, il est hors de question de gaspiller quoi que ce soit : les restes seront partagés à la fin du repas<sup>10</sup>.



<sup>8</sup> Pour cette ethnographie de l'intime, mon regard se situe au même rang que celui de mon épouse : je fais par conséquent référence à ses oncles et à son père, fils de la personne dont nous commémorons le décès.

<sup>9</sup> Je ne suis pas le seul gendre présent à cet événement : le mari d'une cousine de mon épouse est également sur place.

<sup>10</sup> Au-delà de la question du gaspillage, les participants du rituel repartent souvent avec une partie des offrandes (alimentaires en particulier). Il s'agit là d'un aspect important de la plupart des rituels vietnamiens dédiés aux défunts et aux esprits. Au sujet de la nature et de l'importance des offrandes, et de la relation entre les vivants et les morts, nous vous renvoyons notamment aux travaux de Paul Sorrentino (2018 : 47-50).

Doc. 2 : Préparation des brochettes de *chả nướng* avec mon épouse et l'un de ses oncles. Crédit photo : Sunny Le Galloudec

8h30. Nous sommes désormais une bonne trentaine, et les tâches ont été méticuleusement réparties au fil de l'arrivée de chacun. Les hommes s'occupent des plats « principaux », à base de viande, tandis que quelques femmes se chargent des plats « secondaires », c'est-à-dire de la cuisson des légumes. De mon côté, comme à mon habitude, je navigue d'activité en activité, sans me soucier de cette division genrée des tâches. Surprise par mes initiatives lors de nos premières rencontres, ma belle-famille est désormais habituée à me voir, par exemple, faire la vaisselle ; tâche quasi-exclusivement réservée aux femmes dans les campagnes vietnamiennes.

Au loin, j'aperçois deux personnes quitter les lieux pour se rendre à l'arrière de la maison, au milieu des rizières et des bananiers. Mon épouse m'explique qu'elles sont chargées d'aller nettoyer la tombe de la défunte. L'herbe qui y a poussé depuis l'an dernier y est arrachée et des fleurs fraîches y sont déposées. L'homme et la femme qui s'en chargent allument ensuite des bâtons d'encens et prononcent des prières à voix basse : il faut inviter la morte à se joindre à nous pour cette journée qui lui est dédiée.



Doc. 3 : Au milieu des rizières, deux femmes se rendent à la tombe de la défunte. Crédit photo : Sunny Le Galloudec

Plusieurs membres de ma belle-famille m'expliquent alors que cette commémoration a une double finalité. En premier lieu, en se réunissant pour honorer leurs ancêtres, ils viennent exprimer leur respect, leur affection et leur reconnaissance. Il s'agit là d'une conduite similaire à celle adoptée du vivant de leurs aïeux, fondée sur des liens d'affection et de solidarité, et unissant les différentes générations.

De la même manière qu'au début de nos fiançailles (*lễ ăn hỏi*), je suis ainsi invité à me rendre devant l'autel des ancêtres avec mon épouse. Nous y allumons trois bâtons d'encens chacun, que nous plaçons entre nos mains, et nous fermons nos yeux pour prier. Enfin, nous allons les planter dans les trois pots positionnés au centre de l'autel, aux côtés des portraits des grands-parents défunts. Pour quelqu'un comme moi, qui n'a eu aucune éducation religieuse et qui n'a jamais été bercé dans ces traditions, ce moment culturel est toujours très particulier. Je me sens alors pleinement intégré et accepté par ma belle-famille, mais, si je m'applique à copier minutieusement les gestes des autres, avec émotion et dans un esprit de profond respect, je ne peux pas affirmer – ce serait mentir – que je me sens connecté à ces ancêtres que je n'ai, pour

la plupart, jamais connus. Pour autant, ma participation active à ces pratiques culturelles familiales est appréciée. Mes beaux-parents espèrent notamment, sans me le dire directement, que ma descendance saura, en temps voulu, les perpétuer. Mon implication personnelle, ma connaissance – pourtant très approximative – des gestes corporels qui y sont inhérents, et de la symbolique de ces événements, les rendent optimistes à cet égard.

Perpétuer les traditions est une chose, mais encore faut-il éviter le délitement des liens de solidarité familiale : ma belle-famille est unanime, c'est là le deuxième enjeu de l'événement, qui intervient, malgré sa récurrence annuelle, à l'heure où de profonds changements sont à l'œuvre, et où les jeunes générations sont baignées dans un rythme de vie de plus en plus occidental. En maintenant ces commémorations, les aînés entendent donc, en filigrane, préserver la structure familiale traditionnelle : la famille nucléaire ne doit surtout pas prendre le pas sur la famille élargie, ni mettre en péril les multiples liens de solidarité qui existent entre les différentes branches du lignage. Avec du recul, je comprends parfaitement leur point de vue, mais aussi les craintes que mes beaux-parents ont pu entretenir à mon égard, avant même de me rencontrer.

Je m'explique :

Au Viêt Nam, la vieillesse est bien souvent synonyme de pauvreté économique, et celle-ci se manifeste surtout et avant tout par une réalité non négligeable : celle d'une absence quasi-totale d'indépendance financière chez les personnes âgées, qui comptent d'abord sur leurs enfants – en particulier sur leur fils aîné – pour assurer leur subsistance. En fait, les différentes générations d'un même lignage sont intrinsèquement liées les unes aux autres ; elles sont, du fait de leurs responsabilités respectives et réciproques, interdépendantes. En effet, en tant que parents, les Vietnamiens sont traditionnellement tenus d'assumer un devoir moral global envers leurs enfants : ils doivent non seulement les nourrir, les soigner, assumer le coût de leurs études, mais aussi organiser et financer leur mariage, leur procurer une maison (notamment pour les fils) et/ou un terrain (notamment pour les filles), voire, dans certains cas, leur trouver un emploi – ce qui peut avoir un coût important si le poste visé est obtenu par le biais de prestations financières<sup>11</sup>. Une fois ces diverses missions accomplies, c'est-à-dire – dans la plupart des cas – lorsque les enfants (ou l'enfant unique, plus rarement) sont devenus des adultes capables, qu'ils sont mariés, qu'ils ont assurés leur descendance, et qu'ils disposent d'une situation stable, les rôles s'inversent. Autrement dit, il leur revient désormais de s'occuper de leurs parents, envers lesquels ils ont contracté une sorte de « dette morale », généralement désignée comme une dette de reconnaissance (*trả nghĩa*). Il s'agit dès lors de prendre soin d'eux et de s'assurer que leurs vieux jours se déroulent dans de bonnes conditions – en prenant en charge, en parallèle, les éventuels frais médicaux ou hospitaliers nécessités par leur condition physique. Il peut aussi être question de reprendre leurs activités (agricoles, commerciales, etc.). Puis, le temps venu, il est surtout primordial d'organiser leurs funérailles et de dresser un autel en leur honneur, de manière à procéder au culte des défunts. Les enfants sont aussi tenus d'organiser les différents anniversaires de mort de leurs parents (le *lễ thất tuần* d'abord, cérémonie qui prend place quarante-neuf jours après le décès ; puis celui du centième jour du décès, et les suivants, les *giỗ*, de récurrence annuelle). Il existe par conséquent une relation matérielle et morale à double

---

<sup>11</sup> Une certaine « vénalité des offices » existe en effet au Viêt Nam, dans l'administration publique comme dans le secteur privé.

sens entre les parents et les enfants vietnamiens, qui s'organise au fil des différentes étapes de leurs vies, et de génération en génération. S'assurer une descendance est donc fondamental, en particulier pour garantir le bon repos de l'âme des défunts, mais encore faut-il que celle-ci soit capable de perpétuer les traditions culturelles relatives à la famille et aux ancêtres.

Pour toutes ces raisons, et pour celles évoquées précédemment, mon altérité a longtemps été perçue comme une menace de poids. Mes beaux-parents craignaient nos différences culturelles et pensaient que leur fille, en m'épousant, serait contrainte d'abandonner ses racines, pour aller vivre définitivement à l'autre bout du monde. Ce qui signifiait, à leurs yeux, qu'ils ne connaîtraient pas ou très peu leurs petits-enfants, et peut-être pire encore, que leur petit-fils serait incapable, le temps venu, d'embrasser ses responsabilités de « chef de deuil » (*tang chủ*).

Or, tout le contraire s'est produit. Je considère en effet que nous n'aurions aucun intérêt à rejeter nos altérités respectives, et que participer à ces événements familiaux commémoratifs fait partie de mes devoirs, en tant que gendre étranger, en tant qu'époux, et en tant que futur père d'enfants métissés franco-vietnamiens. En dernière instance, les liens du mariage, couplés à ma décision de construire ma vie ici plutôt qu'en France, m'ont conféré une place atypique au sein de ma famille d'adoption. Cette place me permet à la fois d'assister et de participer à ces événements, ce qui n'est pas très commun pour l'époux d'une fille vietnamienne. Aussi, consciemment ou inconsciemment, elle a pour but de faciliter mon intégration et de consolider les liens que nous nous efforçons tous de tisser malgré la barrière linguistique. Enfin, ma présence et mes actions influencent très certainement l'imaginaire de ma belle-famille.

Notons tout de même que mes choix ne sont pas nécessairement les mêmes que ceux d'autres gendres étrangers, et qu'il serait peut-être intéressant de mener une étude à ce sujet. Celle-ci permettrait d'aller au-delà de cette ethnographie de l'intime, et de savoir si les couples métissés ont plutôt tendance à abandonner les traditions familiales vietnamiennes, ou à les perpétuer, au Việt Nam ou ailleurs. De même, il serait naïf de croire que les étrangers mariés à une femme vietnamienne – ou à un homme vietnamien, même si ce cas est plus rare – entretiennent tous d'aussi bonnes relations avec leur belle-famille.

En outre, il ne faut pas oublier que la société vietnamienne reste en proie à de profonds changements. Le rapport au temps et à l'espace n'est plus du tout le même qu'il y a quelques décennies, et les jeunes générations, héritières du Đổi Mới (1986) et de son lot de réformes politiques et économiques, évoluent dans un Việt Nam qui a fait le choix de s'ouvrir à l'international. Ainsi, comme le souligne mon épouse, « *il est de plus en plus difficile de réunir toute la famille. Les occasions de le faire se font rares. Tout le monde est désormais occupé par son travail, et les plus jeunes d'entre nous sont bien souvent installés dans les grandes villes, où les opportunités économiques sont plus nombreuses. Pour eux comme pour nous, il est compliqué de se libérer pour se rendre à la campagne, ne serait-ce que pour une journée. Nous sommes venus en avion depuis Đà Lạt pour l'occasion, alors que certains font l'aller-retour depuis Hà Nội*<sup>12</sup> ». ».

---

<sup>12</sup> La ville de Đà Lạt est située à environ 1500 kilomètres du village de Thượng Trung, localisé à moins de 60 kilomètres de Hà Nội





Doc. 4 : Cuisson du *chả nướng*. Crédit photo : Sunny Le Galloudec

Malgré tout, à Thượng Trung, la famille Phạm résiste. Si l'événement aurait pu réunir plus de 80 personnes, comme c'était encore le cas il y a quelques années, il n'en demeure pas moins que la tradition se perpétue. En observant, tout autour de moi, ces générations réunies, dynamiques et joyeuses, je ne peux que constater l'importance que peut avoir le culte des ancêtres comme facteur d'unicité et de cohésion sociale et familiale. Et le banquet n'a pas encore débuté !

9h45. Tout est fin prêt. Une fois la cuisson du *chả nướng* terminée, nous nous occupons de disposer les différents plats sur les tables dûment préparées pour accueillir l'ensemble des convives. Ceux-ci comprennent le grand-frère, les parents, cousins et cousines, oncles et tantes de mon épouse, et toute personne appartenant au lignage de la défunte. Une voisine est également présente : mon beau-frère m'explique qu'elle s'invite ou qu'elle est systématiquement invitée aux événements familiaux importants, du fait des liens d'affection qui l'unissent de longue date à la famille. Je me rappelle alors avoir échangé avec elle lors de mes fiançailles, pensant qu'elle était une énième tante de mon épouse.

Il ne reste plus qu'à attendre les derniers arrivants – ceux qui n'ont pas pu se libérer plus tôt à cause de leurs obligations professionnelles –, et à installer l'ensemble des mets devant l'autel, auprès des fruits, des gâteaux secs et de l'alcool de riz. Là aussi, des prières sont prononcées en conséquence.

Dans un angle du jardin, un oncle et une tante de mon épouse s'occupent pendant ce temps d'incinérer des papiers votifs. Il s'agit de faire le lien avec les morts, de s'adresser aux esprits, et particulièrement à celui de la défunte dont nous célébrons le *giỗ*, pour procéder à un transfert de biens<sup>13</sup>. Par combustion, ces offrandes en papier peuvent rejoindre l'au-delà, ce qui permet aux vivants « d'expédier » un certain nombre d'objets et de biens d'usage courant à leurs ancêtres (de l'argent, des vêtements, une voiture, une télévision, *etc.*).

---

<sup>13</sup> Pour désigner cet acte, les Vietnamiens utilisent le terme générique *cúng*.

En effet, la majorité des Vietnamiens ne perçoivent pas la mort comme une fin en soi, dans le sens où ils envisagent l'existence d'une vie post-mortem de l'âme des défunts<sup>14</sup>. Et tout comme les vivants, les morts ont besoin de boire et de manger. La commémoration d'un anniversaire de décès constitue par conséquent une occasion par excellence pour offrir et partager un délicieux repas avec eux. L'incinération de papiers votifs, rituel indispensable des activités culturelles vietnamiennes, témoigne lui-aussi du respect et de l'attention exprimés aux ancêtres.



Doc. 5 : Incinération des papiers votifs en guise d'offrandes aux ancêtres.  
Crédit photo : Vãn Anh, *Le Courrier du Vietnam*.

Notons que les plats composant ce grand déjeuner cérémonial évoluent généralement en fonction de la situation financière familiale. Pour ceux qui ne peuvent pas se permettre de sacrifier (ou d'acheter) un bœuf ou un cochon, le poulet et le canard seront privilégiés. Il en va de même pour le nombre de personnes conviées. En règle générale, les membres de la famille partagent les frais relatifs à sa préparation, mais il est également fréquent que la collecte des fonds se fasse au bon vouloir ou en fonction des finances de chacun.

Cette commémoration ne répond donc pas aux mêmes exigences que d'autres événements marquants de la vie familiale vietnamienne<sup>15</sup>. Au terme de notre mariage par exemple, nous avons dépouillé, avec l'aide des parents de mon épouse, les enveloppes d'argent liquide (*tiền mừng*) que nos invités avaient déposées dans une urne placée à l'entrée du festin de célébration. Sur un registre neuf – un cahier de brouillon – mon beau-père avait alors inscrit les noms, prénoms et adresses de chaque invité, et le montant correspondant à leur transaction financière respective. Il s'agissait avant tout de conserver une trace écrite de l'argent perçu, de manière à vérifier si celui-ci correspondait à un retour de transfert (dans le sens inverse, à l'occasion du mariage de la personne concernée par exemple), ou s'il devrait un jour être reversé. Ce transfert d'argent, qui a pour vocation de féliciter la famille organisant le mariage, est pensé comme une contribution financière et comme une compensation pour le repas perçu. Pour ce *giỗ*, nous ne suivons pas la même logique : aucun registre n'est tenu, et les fils de la défunte ont financé eux-mêmes l'ensemble du banquet.

<sup>14</sup> Florence Nguyen-Rouault, « Le culte des ancêtres dans la famille vietnamienne », *Hommes et Migrations*, n°1232, Juillet-août 2001, pp. 26-33.

<sup>15</sup> Sur ces questions, se reporter à la thèse d'Emmanuel Pannier (2012).



Doc. 6 : Dressage des tables sous le regard attentif de l'ainé (premier fils de la défunte). Crédit photo : Sunny Le Galloudec

Aujourd'hui, le menu comprend 13 plats :

- *xôi lạc* (riz gluant aux cacahuètes) ;
- *bò câu xào rau răm* (pigeon frit à la coriandre vietnamienne) ;
- *chả nướng* (porc grillé) ;
- *đuôi bò hầm* (queue de bœuf) ;
- *bò xốt vang* (sorte de bœuf bourguignon vietnamien) ;
- *thịt gà* (poulet bouilli, découpé en morceaux) ;
- *măng đắng luộc* (bambou amer bouilli) ;
- *mực xào dứa* (calamars frits à l'ananas) ;
- *rau su su xào* (sauté de feuilles et tiges de chou-chou) ;
- *canh đỗ* (soupe de haricots) ;
- *canh xương nấu đỗ* (soupe d'os et de haricots) ;
- *dưa chuột* (concombres crus) ;
- *dưa hấu* (pastèque).

Composé de mets typiques du nord du Việt Nam, ce menu est particulièrement riche, comme en témoignent le nombre de plats préparés à base de viande, et leur diversité (porc, bœuf, poulet, pigeon ; sans parler des calamars !). Mon épouse me confie qu' « *un tel repas n'aurait pas été possible il y a dix ou quinze ans, ni même envisageable, faute de fonds suffisants pour en garantir la préparation* ». Sa composition ne fait d'ailleurs pas l'unanimité au sein de la fratrie : si le frère le plus âgé est ravi de ses choix, qui reflètent en quelque sorte l'amélioration des conditions de vie familiales, d'autres estiment qu'il n'était pas nécessaire de prévoir autant de mets.

En effet, s'il arrive d'être convié à des repas comportant 13, 15 ou même 17 plats, il est bien plus commun de partager 7 ou 9 plats pour ce type de commémoration, en particulier pour les familles les plus modestes. Notons toutefois que pour tout événement familial<sup>16</sup>, un menu

<sup>16</sup> Rituel ou non.

contient toujours de la soupe, des légumes et de la viande, ainsi que des fruits en guise de dessert. En règle générale, le *gà lế* (poulet bouilli présenté sur l'autel) est le plat de prière par excellence. Bien entendu, la composition des menus évolue en fonction des événements, des familles, des régions et parfois même des saisons (pour les fruits choisis en dessert par exemple). Chez les *Kinh*<sup>17</sup>, au nord comme au sud, le *bánh chung*<sup>18</sup> est néanmoins considéré comme l'âme du *Tết*.

10h30. Tout le monde est présent, nous pouvons enfin passer à table. Les hommes et les femmes mangent séparément, et chacun se réunit par tranche d'âge (des plus âgés aux plus jeunes), mais aussi par rangs, en fonction de la hiérarchie familiale. Je me retrouve ainsi avec les plus jeunes cousins de mon épouse, que je connais très bien maintenant, et nous commençons les festivités par quelques culs-secs de *rượu gạo* (alcool de riz vietnamien). Les discussions sont variées : famille, santé, travail, projets, achats de terrains, souvenirs en commun, *etc.* Chacun s'intéresse à la situation des uns et des autres, et les aînés n'hésitent pas à donner avis et conseils aux plus jeunes. Une occasion parfaite pour rappeler une énième fois à l'ordre ceux qui sont en âge de se marier et d'avoir des enfants, et qui tardent à le faire ! Mon épouse et moi en faisons partie, car il est courant de tomber enceinte au cours de l'année qui suit le mariage. Alors, pour éviter une conversation qui fâche, je remplis à nouveau nos verres d'alcool de riz et invite *mes cousins* à trinquer.

Tout autour de moi, rires et sourires s'enchaînent. Après un bon quart d'heure, plusieurs d'entre nous nous levons pour naviguer de table en table : il est désormais temps d'aller inviter les hommes les plus âgés à boire avec nous, en nous joignant à eux quelques minutes. Il s'agit, là aussi, d'une marque de respect.

Une fois encore, l'alcool rassemble : chacun se désinhibe, et mon vietnamien se délie. Certains jouent avec les limites des autres, en enchaînant les invitations à trinquer. Face à ce concours de virilité, comme à mon habitude, je me contente de jouer mon rôle sans amplifier l'alcoolisme de certains...

Au total, le pari me semble réussi. Cette rencontre m'a en tout cas permis de renforcer mes liens avec ma famille d'adoption, d'en rencontrer de nouveaux membres, et de participer activement à la perpétuation des traditions qui lui sont chères.

---

<sup>17</sup> Ethnie majoritaire du Viêt Nam (environ 86% de la population du pays). Il y a 54 ethnies au Viêt Nam.

<sup>18</sup> Gâteau de riz gluant traditionnellement carré, préparé quelques jours avant le nouvel an lunaire (*Tết*), et enveloppé dans des feuilles de *lá dong*. Au centre, il est farci avec du porc, des graines de haricots mungo et du poivre.

## Annexe



Carte du nord du Viêt Nam, province de Vĩnh Phúc, village de Thượng Trưng.  
Crédits : Antoine Bermond.

## Bibliographie indicative

Jérôme Gidoin, « La transmission paternelle des valeurs filiales vietnamiennes à partir du bouddhisme en France », *Alterstice*, 5 (1), 2015, pp. 45-56.

Kate Jellema, « Everywhere Incense Burning: Remembering Ancestors in Đồi Mới Vietnam », *Journal of Southeast Asian Studies*, Vol. 38, n°3, oct. 2007, pp. 467-492.

Florence Nguyen-Rouault, « Le culte des ancêtres dans la famille vietnamienne », *Hommes et Migrations*, n°1232, juillet-août 2001, pp. 26-33.

Joseph Nguyen Huy Lai, *La tradition religieuse, spirituelle et sociale au Vietnam : sa confrontation avec le Christianisme*, Beauchesne, coll. « Beauchesne religions », 1997, 525 p.

Emmanuel Pannier, « 'Có đi có lại mới toại lòng nhau'. Circulation non marchande et relations sociales dans un village du delta du fleuve Rouge (Nord du Vietnam) : donner, recevoir et rendre pour s'allier », thèse de doctorat d'anthropologie réalisée sous la direction de Christian Culas, Aix-Marseille Université, 2012. Version publiée : Emmanuel Pannier, *Seule la réciprocité, circulation non marchande et relations sociales dans un village du nord du Vietnam*, Paris, Connaissances et Savoirs, 2015, 379 p.

Paul Sorrentino, *À l'épreuve de la possession : chronique d'une innovation rituelle dans le Vietnam contemporain*, Nanterre, Publications de la Société d'ethnologie, coll. « Recherches sur la Haute Asie », 2018, 360 p.

Paul Sorrentino, « Corps perdu, corps trouvé », *Terrain*, 69, 2018, pp. 114-127.

## Quelques photographies supplémentaires



Doc. 7 : Une séparation des tâches genrée. Alors que les femmes s'occupent du nettoyage, les hommes les plus jeunes continuent leur repas et leurs conversations.  
Crédit photo : Sunny Le Galloudec.



Doc. 8 : Après le repas, les hommes continuent leurs conversations en buvant du thé.  
Crédit photo : Sunny Le Galloudec.



Doc. 9 : Autel familial au terme de la journée de commémoration.



Doc. 10 : Lors de la préparation des différents plats.  
Crédit photo : Sunny Le Galloudec.





Doc. 11 : La belle-sœur de la défunte, âgée de 92 ans, observe attentivement ses descendants. Elle est la doyenne de la famille Phạm.

Crédit photo : Sunny Le Galloudec.



Doc. 12 et 13 : Le village de Thượng Trung, entre maisons traditionnelles et maisons « modernes ». D'un habitat convivial à un espace « fermé » ?<sup>19</sup> Crédit photos : Sunny Le Galloudec.

<sup>19</sup> Réflexion en cours autour de l'évolution architecturale des maisons vietnamiennes. Ces quatre dernières années, au cours de nos différents déplacements à travers le Viêt Nam, nous avons remarqué, dans les campagnes, la disparition progressive des maisons traditionnelles, sans étage et avec une cour, au profit de maisons « modernes », généralement construites sur plusieurs étages et occupant la (quasi-)totalité du terrain disponible. Nous émettons l'hypothèse que cette transformation du bâti participe à la progression de l'individualisme dans la société vietnamienne, l'espace convivial et ouvert procuré par les maisons traditionnelles tendant de plus en plus à disparaître.